

Zeitschrift: Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata

Herausgeber: Association suisse de littérature générale et comparée

Band: - (1996)

Heft: 23

Buchbesprechung: Comptes rendus = Buchbesprechungen = Recensioni

Autor: Gsteiger, Manfred / Frehner, Ruth / Coulon Bentayeb, Marianne de

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMPTES RENDUS / BUCHBESPRECHUNGEN / RECENSIONI

Daniel-Henri Pageaux, *La littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin, 1994 (Collection Cursus, série “Littérature”).

Plusieurs publications récentes concernant la théorie et la méthodologie de la littérature comparée dans son ensemble marquent non seulement le dynamisme de la discipline et la nécessité pour ainsi dire permanente de définir son statut dans les études littéraires, mais aussi l'avènement de nouvelles générations d'enseignants et de chercheurs, voire de maîtres. Après “le Pichoïs-Rousseau” voici “le Brunel-Pichoïs-Rousseau”, après “le Guyard” voici “le Chevrel”, et ainsi de suite. Parmi ces manuels et “introductions” (noms qui cachent souvent de véritables philosophies des lettres) il faut citer la *Komparatistik* de Peter V. Zima (Tübingen, Francke, 1992, UTB 1705) pour les pays germanophones et le nouveau livre de Daniel-Henri Pageaux de l'Université de Paris-III pour la France. Ce dernier complète de manière en quelque sorte idéale le “Que sais-je?” (1989) d'Yves Chevrel, son collègue de Paris-IV, qu'il cite d'ailleurs souvent, faisant ainsi preuve des démarches parallèles (mais nullement identiques) de ce qu'on pourrait appeler la nouvelle école française. Plus systématique que le grand *Précis* de Brunel et Chevrel (PUF, 1989), plus complet, du moins pour certains domaines, que le “Que sais-je?” et le petit *Précis de littérature comparée* de Francis Claudon et Karen Haddad-Wotling (Nathan, 1992), surtout beaucoup plus généreux en ce qui concerne les références à la critique internationale, qui est parfois longuement citée et discutée (y compris des articles de revues et d'ouvrages collectifs), Pageaux aborde par exemple les aspects linguistiques de l'imagologie (“Du mot à l'image”), les concepts de “système” et de “polysystème” ou les différents niveaux de la “transposition intersémiotique” (formes poétiques, langues, littérature et autres expressions artistiques). Le livre justifie bien son titre: à supposer que comparatisme et “généralisme” ne soient pas forcément identiques, il apparaît que chacun des deux y trouve largement son compte.

En dix chapitres sont traités successivement: comparaisons (origines et définitions d'une “discipline polymorphe”), contacts et échanges (avec d'excellentes pages sur le voyage en tant que “pratique culturelle”), lectures (plus particulièrement sur la traduction et la réception critique), images (l'imagologie comme “réflexion interdisciplinaire”), thèmes (thématologie et thématique), mythes (dans la ligne entre autre de Pierre Brunel, le mythe littéraire étant considéré selon

Genette comme un hypertexte par rapport au schéma mythique), formes, genres et modèles (le problème des catégories de textes), histoire et systèmes littéraires (les entités historiques et culturelles, avec une tentative intéressante de systématiser les “principes d’étude”), littératures et arts, recherche et pédagogie (dans une perspective essentiellement française). Mais quel est donc le dénominateur commun de toutes ces approches critiques si diverses qui se disent comparatistes? Daniel-Henri Pageaux donne une réponse on ne peut plus claire à la fin de son deuxième chapitre (“Contacts et échanges”) sous le titre “Pour une théorie de la médiation culturelle”: “Pour qui confrontera ce chapitre au sommaire de l’ouvrage [...], se rendra compte que le thème qui ouvre cette présentation du ‘territoire’ comparatiste englobe de fait tous les autres. [...] Les échanges demeurent bien la base de toute étude comparatiste” (p. 40).

Ainsi, pour prendre un exemple, “l’intertextualité dont nous parlons, loin de ramener au fonctionnement interne d’un texte, est une possibilité de comprendre comment et pourquoi tel texte étranger a pu devenir, dans une culture, pour tel écrivain, un objet littéraire et culturel singulier, un outil de communication symbolique” (p. 70). On voit bien quelle importance prend ici, à l’instar du manuel de Chevrel, le concept d’“oeuvre étrangère” (qui n’est pas sans rappeler la toute vieille dénomination universitaire “Littératures étrangères et comparées”). En cours de route Pageaux revient volontiers à cette vision de notre discipline qui “étudie depuis longtemps la dimension étrangère, la diversité des langues et des cultures; elle apprend à regarder l’Autre, à l’étudier” (p.185), en faisant preuve lui-même d’une ouverture d’esprit remarquable (en tant qu’hispanisant il a une prédilection toute naturelle pour la critique ibérique et hispano-américaine, il ne néglige pas non plus les Anglo-Saxons et les Allemands, davantage les Russes, les Italiens ou les Japonais).

Ceci dit on peut tout de même s’étonner de lire au début de l’avant-propos que l’appellation littérature générale et comparée “remonte à 1973”, affirmation qui n’est évidemment valable que pour la terminologie officielle de l’enseignement universitaire français (les étrangers auraient droit à cette spécification, et une comparaison avec l’Allemagne ou les Etats Unis serait utile). Pour ma part je ne souscrirais pas non plus à la formulation péremptoire que cette discipline “ne compare pas des textes” (*ibid.*). Mais il ne faut pas en porter grief à l’auteur, car il nuance ses propos par la suite, et une “étude de la *Phèdre* de Racine” qui “la place aux côtés du *Roi Lear* et de *Penthésilée*” (p. 174) ne saurait se dispenser *eo ipso* d’une comparaison textuelle. Enfin, et pour en finir avec les réserves, il faut déplorer l’absence d’un index, qui n’est pas compensée par une bibliographie systématique; ainsi le lecteur est dans l’impossibilité de retrouver rapidement un auteur ou un titre. Ces observations ne diminuent cependant en rien la valeur intrinsèque du livre, qui constitue une belle réussite, tant du point de vue de l’information et de la réflexion méthodologique que de celui de l’écriture qui ne manque pas d’accents personnels et parfois presque passionnels: “Voyageur, le comparatiste l’est parce qu’il n’oublie pas le chemin du retour, tandis qu’il

s'avance sur des terres nouvelles; parce qu'il aspire à être le lieu d'échanges incessants entre ce qu'il découvre et ce qu'il n'a jamais quitté; parce qu'il transporte dans ses bagages une arche d'alliance, un outil de compréhension interculturelle: la littérature générale et comparée" (p. 40).

Manfred Gsteiger

Doris Dohmen, *Das deutsche Irlandbild. Imagologische Untersuchungen zur Darstellung Irlands und der Iren in der deutschsprachigen Literatur*. Amsterdam, Rodopi, 1994 (Studia Imagologica 6).

Der griechische Geograph Strabo, Giraldus Cambrensis, Gottfried von Strassburg, Goethe, E.T.A. Hoffmann, Fürst Hermann von Pückler-Muskau, Heinrich Federer, Heinrich Böll... sie alle und ein Heer von weniger bekannten Autoren haben über Irland geschrieben. Es ist die erklärte Absicht dieser Studie, *alle* in der deutschsprachigen Literatur nachweisbaren Irlandbilder zu analysieren, und in der Tat ist die Fülle der untersuchten Texte beeindruckend. Die Irland-Darstellungen aller Zeiten zeichnen sich durch eine deutliche Polarisierung aus; gleich zu Anfang bemerkt die Autorin, dass sich Irophilie und entschiedene Negativzeichnung der Insel und ihrer Bewohner unversöhnlich gegenüberstehen. Dabei macht Doris Dohmen im wesentlichen drei Phasen aus: in einer ersten Phase wird das Barbarenimage der Geographen der Antike in der Folge ebenso tradiert wie die Vorstellung der "insula sanctorum et doctorum", die, wahrscheinlich aufgrund von direkten Kontakten mit irischen Missionaren, etwa im 7. Jahrhundert aufkommt. Im 18. Jahrhundert dann findet ein Paradigmenwechsel statt: MacPhersons *Fingal* – MacPherson gab vor, gälisch überlieferte Texte des legendären Barden Ossian (Oisín) übersetzt zu haben – dieser literarische Schwindel also bringt eine ganze Dichtergeneration ins Schwärmen. Die irische Natur und die mit dieser Natur in Einklang lebenden edlen Wilden werden zum Mittelpunkt, und Irland und seine Menschen zur Gegenwelt der aufgeklärten kontinentaleuropäischen Welt. Daneben aber hält sich auch das Paddyimage: die Iren sind hässlich, schmutzig, dumm, faul. In einer dritten Phase, im 19. Jahrhundert, muss die Literatur über Irland als Teil eines übergreifenden Themenkomplexes, nämlich dem der europäischen Minderheiten, bzw. der sogenannten kleinen Sprachgebiete, verstanden werden. Schreiben über Irland wird vermehrt politisch aufgeladen. Dabei wird sehr deutlich, wie rassentheoretisches Gedanken-
gut auch tendenziell Irland-freundliche Publikationen, wie z.B. diejenigen Julius Rodenbergs oder Johann Georg Kohls durchzieht: Rodenberg schlägt vor, das irische Keltentum durch eine "Infusion von Sachsenblut" zu beleben (1860), und laut Kohl sind die "[...] Organe der Reflexion [...] bei den Irländern viel kleiner als bei den germanischen Nationen" (1872). Im 20. Jahrhundert verstärkt sich die immer schon vorhandene Tendenz, das Irlandbild zu instrumentalisieren: Irland ist nicht an sich interessant, sondern dient zur Englandkritik

(während der beiden Weltkriege), oder als Deutschlandkritik in der Nachkriegszeit: Bölls *Irisches Tagebuch* ist vor allem ein Deutschlandbuch, Irland das, was das hochzivilierte, rationale Deutschland nicht ist: das Andere, die irrationale Gegenwelt, die positive Utopie. Das gilt auch für Irland-Reiseführer neuesten Datums. Dass die Religion noch immer als der prägende Faktor für die völlig unterschiedlichen „Wesenszüge“ der Engländer und Iren genannt wird, trägt auch nicht eben zur Differenziertheit der Beschreibungen bei.

Es ist nicht das Ziel der Studie, die Irlandbilder auf ihren Wahrheitsgehalt zu überprüfen oder gar zu bewerten; vielmehr werden diese Bilder auf ihre Entstehung hin analysiert und entideologisiert. Sie beweist auch, wie sehr sich imagotype Strukturen in Beschreibungen und Vorstellungen zu halten vermögen (die Wiederholungen sind nicht der Autorin der Studie anzulasten, sind jedoch auf die Länge sehr ermüdend). Und sie zeigt ferner, wie diese Stereotypen in erschreckendem Ausmass selbst die Wahrnehmung von Autoren, die sich solcher Prozesse durchaus bewusst sind, nachhaltig beeinflussen. Es erstaunt dann nicht, dass das Image, das sich die andern von Irland machen (Heteroimage) z.B. von der irischen Tourismusbranche ausgewertet und als Autoimage übernommen wird. Doris Dohmen weist wiederholt darauf hin, dass die Vorstellung vom Anderen vor allem auch den Interessen der Imageproduzenten dient. Das deutsche Irlandbild konstituiert sich vor allem in Abhängigkeit zum jeweiligen Englandbild: anglophile Autoren zeichnen ein negatives Irlandbild, irophile Autoren lehnen England vor allem wegen seiner Irlandpolitik ab.

Ich hätte mir bei manchem Autor eine etwas eingehendere Besprechung gewünscht (oft müssen zwei oder drei Seiten genügen), obwohl mir sehr bewusst ist, dass dies den Rahmen der Arbeit bei weitem gesprengt hätte. Anstatt zum x-ten Mal den Beweis geliefert zu bekommen, dass die protestantischen Nordiren so fundamental verschieden von den katholischen Südiren sind, hätte ich lieber etwas darüber erfahren, wie z.B. Frauen beschrieben werden. Denn die Autoren sind mit sehr wenigen Ausnahmen Männer, die da schreiben, und ich kann es kaum glauben, dass sich keiner dieser Männer über die Irinnen geäussert hat. Und wenn das trotzdem so wäre, dann müsste zumindest die Frage nach dem Grund gestellt werden. Gerade weil die irische „otherness“ von den Autoren so oft beschworen wird, und auch weil Irland so oft als Frau personifiziert worden ist (auch dieser Umstand wird von der Autorin nur beiläufig erwähnt), drängt sich eine Berücksichtigung dieses Aspekts geradezu auf. Ernest Renan hat die Kelten „an essentially feminine race“ genannt (1860), und die Zuschreibungen für Irland und die Iren sind auch in den Texten, die Doris Dohmen untersucht hat, oft weiblich konnotiert. Postkoloniale Kulturkritik hätte da vielleicht das Auge zu schärfen vermocht und den Blick für zusätzliche spannende Fragestellungen eröffnet.

Die fast 50-seitige Bibliographie ist in sich selbst ein wertvoller Teil des Buches, auch wenn gewisse Sektionen (z.B. Irlandvorstellungen in der Literaturwissenschaft) etwas zufällig wirken. Da fehlt denn doch einiges. Was die

Studie auch noch ist: ein äusserst nützliches Nachschlagewerk und eine Fundgrube an Primärmaterial. Und weil Forschende unersättlich sein sollen: einen Index hätte ich mir auch noch gewünscht.

Ruth Frehner

Alena Vacek, *Approche historique de la traduction littéraire en Suisse. Réception d'auteurs suisses alémaniques en français: 1900-1945*, Lausanne, Centre de traduction littéraire, Université de Lausanne, 1995.

Soulignons tout de suite que l'étude d'Alena Vacek est indispensable aussi bien à l'historien, au comparatiste, qu'au spécialiste des littératures suisses. Elle défriche un domaine peu connu de la vie culturelle helvétique de la première moitié de notre siècle à travers l'étude des deux supports éditoriaux que sont les maisons d'édition et les revues littéraires romandes. L'auteur nous montre d'ailleurs qu'au sujet des revues, aucune étude systématique n'a été menée à ce jour. On voit donc bien quel parti le chercheur peut tirer de cet ouvrage. A partir, notamment, d'une bibliographie synthétique et détaillée des traductions d'auteurs ayant été publiés de 1900 à 1945, il connaît précisément non seulement le titre de la traduction et du texte original, leur date de publication, mais aussi le nom du ou des traducteurs s'il est mentionné, ainsi que le support de son édition. Précisons au passage qu'une telle bibliographie n'avait pas encore été réalisée.

Mais Alena Vacek ne s'est pas contentée de livrer une étude purement quantitative des traductions publiées en Suisse romande. Elle a pris le temps d'analyser les données qu'elle avait synthétisées sous forme de tableaux, établissant par exemple le lien entre les ouvrages traduits et les raisons pour lesquelles ils l'ont été à une époque donnée. Ainsi, parmi les auteurs les plus traduits en Suisse romande avant la deuxième guerre mondiale l'auteur en relève plusieurs ayant contribué à l'idéologie en vogue au début du siècle: l'helvétisme. Elle parle notamment de Carl Albert Loosli et de Carl Spitteler pour leurs écrits politiques, et de Ernest Zahn pour son oeuvre littéraire. Elle explique comment cette idéologie a favorisé l'engouement du public romand pour la production littéraire alémanique dans les premières années de ce siècle. Comme l'auteur l'écrit elle-même: "L'idéologie de l'helvétisme sous-tend donc la production et la critique littéraire du début du siècle, à l'affût de tout élément correspondant au système culturel espéré."

Cette observation nous amène à parler de l'organisation de l'étude d'Alena Vacek, car, dans pratiquement tous les points qu'elle traite, l'auteur approfondit son analyse en donnant des exemples qu'elle commente. Son étude se développe sur trois chapitres pour aboutir à une conclusion et à la bibliographie dont nous avons parlé. Le chapitre 2 constitue le noyau analytique de l'ouvrage en traitant de "la traduction littéraire entre 1900 et 1945" sous différentes perspectives: les

traducteurs, les auteurs, et les supports éditoriaux. Notons qu'en ce qui concerne les auteurs, Madame Vacek parle aussi de ceux qui n'ont pas été traduits ou qui l'ont été partiellement ou tardivement. A ce propos, il est intéressant de découvrir ou de se voir confirmer le fait que Friedrich Glauser n'a été traduit par le biais d'une maison d'édition romande que récemment, suscitant l'intérêt de la France qui le considère désormais comme "l'égal de Simenon". Seule une partie de son oeuvre avait été adaptée sous forme de romans-feuilletons dans la revue *Lectures du Foyer*. Ensuite les différents points du chapitre 2 sont regroupés dans "une approche quantitative" constituant le chapitre 3. Puis Alena Vacek s'attarde dans le chapitre 4 sur le cas du roman-feuilleton comme "moyen d'échange entre la Suisse allemande et la Suisse romande", fournissant un exemple qu'elle analyse au point 4.2. Elle y démontre à quel point les adaptations que constituaient les romans-feuilletons dénaturaient les textes originaux en ne gardant d'eux que l'intrigue et ses rebondissements, rendant ainsi très peu compte de leur valeur littéraire. Ceci explique selon Alena Vacek pourquoi l'oeuvre de bien peu d'auteurs alémaniques a survécu en Suisse romande. D'ailleurs, les revues littéraires dans lesquelles ces romans-feuilletons ont été publiés ont toutes disparu avant la fin des années 40.

Pour conclure, nous pouvons dire qu'Alena Vacek est trop modeste quand elle écrit à propos de son étude qu'il s'agit d'un "bref survol de l'activité de traduction en Suisse dans la première moitié de ce siècle". Son travail aux sources de la traduction aboutissant à une bibliographie et à des tableaux aussi détaillés et clairs démontre le contraire. De plus, l'analyse qui en découle ne se contente pas de les commenter, mais les englobe dans une étude de la réception culturelle et littéraire de la littérature suisse alémanique en Suisse romande. L'auteur dispose néanmoins de trop peu de place pour approfondir une telle étude, et laisse le champ libre au chercheur s'aventurant dans ce domaine.

Marianne de Coulon Bentayeb

Dossier: Carl Spitteler, in: QUARTO, Zeitschrift des Schweizerischen Literaturarchivs, Revue des Archives littéraires suisses, Rivista dell'Archivio svizzero di letteratura, Revista da l'Archiv svizzero da litteratura, 4/5, avril 1995.

Seit 1993 gibt das der Schweizerischen Landesbibliothek angegliederte Literaturarchiv (Leiter: Thomas Feitknecht) eine eigene Zeitschrift heraus, um – wie es im seinerzeitigen Grusswort des Direktors des Bundesamtes für Kultur heisst –, "die Literatur der viersprachigen Schweiz im In- und Ausland zur Diskussion zu stellen". Das jüngste von Corinna Jäger-Trees konzipierte und redigierte Doppelheft, schon fast ein Buch von gut 200 Seiten, ist Carl Spitteler zu dessen 150. Geburtstag gewidmet, "soll aber auch an das 100jährige Bestehen der Schweizerischen Landesbibliothek erinnern, die von 1933 bis zur Gründung des Schwei-

zerischen Literaturarchivs im Jahr 1991 für das Ordnen und die Betreuung der reichhaltigen Spitteler-Materialien verantwortlich zeichnete" (Editorial, S.5). Es ist daran zu erinnern, dass Friedrich Dürrenmatt den entscheidenden Anstoss zur Gründung des Literaturarchivs gab. Über Entstehung und Entwicklung der Handschriftenabteilung der SLB, die unter anderem auch das Rilke-Archiv und den Fonds Blaise Cendrars enthält, informiert einleitend Vizedirektor Rätsu Luck. Spitteler ist insofern ein Sonderfall, als es sich bei ihm nicht nur um den bisher einzigen gebürtigen Schweizer Nobelpreisträger für Literatur handelt, sondern auch weil die 1929 durch die Erben erfolgte Schenkung seines Nachlasses an die Eidgenossenschaft mit der Verpflichtung zur Publikation einer Gesamtausgabe verbunden war. Dass sich, von der Rezeption her und auf längere Sicht, die kulturpolitische Erwartung, damit den repräsentativen schweizerischen "Nationaldichter" zu sanktionieren, keineswegs erfüllte, verschweigen allerdings die wenigsten der hier versammelten Kritiker und Literaturwissenschaftler.

Sechzehn vorwiegend deutschsprachige Beiträge, eingerahmt durch nützliche Übersichten (Biographie, Bibliographie, Verzeichnis des Nachlasses) und ergänzt durch den Text der berühmten Ansprache "Unser Schweizer Standpunkt" von 1914 sowie zahlreiche Illustrationen, gruppieren sich in die folgenden Kapitel: Spitteler und seine Zeit; Zu einzelnen Werken, Themen und Gattungen; Spittelers politische Haltung; Spitteler und Fränkel. Im Anhang, der auch Allgemeines zur Tätigkeit des SLA enthält, finden sich ferner Artikel über die öffentlich zugänglichen Spitteler-Stätten in Liestal und Luzern. Alles in allem ein höchst kompetentes und ausgewogenes Ensemble. Ob es, wie Rosmarie Zeller formuliert, "zum Anlass wird, Spitteler dem kollektiven Gedächtnis zurückzugeben", steht indessen auf einem anderen Blatt. Denn der Dichter des *Olympischen Frühlings* sicherte sich zwar mit seiner engagierten Rede einen unübersehbaren Platz in der politischen Geschichte unseres Landes, blieb jedoch als Schriftsteller nicht nur ein Einzelgänger, sondern vermochte sich als solcher weder im literarischen Kanon des 20. Jahrhunderts zu behaupten noch diesen Kanon durch sein Werk zu modifizieren und dadurch schulbildend zu wirken. Im Hinblick auf die Diskrepanz zwischen dem eigenen und von einigen zeitgenössischen Verehrern (Widmann, Fränkel) vertretenen Anspruch und der späteren Leserwirklichkeit kann man geradezu von einem Ärgernis Spitteler sprechen, freilich kaum von einem produktiven, sondern eher von einem verdrängten Ärgernis, mit dem auch die akademische Literaturwissenschaft bisher nicht zurechtgekommen ist.

Den Ton gibt bereits Werner Stauffacher, Verfasser der grundlegenden und auch in diesem Heft mehrfach zitierten Spitteler-Biographie (1973) in seinem Aufsatz an, in dem versucht wird, Spittelers Anti-Modernismus zu relativieren: er bezieht sich einerseits auf die Spitteler-Begeisterung des neunzehnjährigen Walter Benjamin, um anderseits festzustellen, der "so überschwenglich gelobte Autor" sei anschliessend "aus dem Blickfeld" des Kritikers verschwunden, "um nie wieder darin aufzutauchen" (S.38). Es ist auffällig, wie oft Spitteler von den

Fachleuten, das heisst von den hier zu Worte kommenden Germanisten, als ein Autor des “zwischen” bezeichnet wird: “Zwischen den Fronten” angesichts einer Moderne, die ihrerseits “zwischen Naturalismus und Expressionismus” steht (Stauffacher), zwischen (scheinbar) “altmodisch” und “durchaus modern” (Zeller), “zwischen traditioneller und moderner Lyrik” (Karl Pestalozzi über “Das bescheidene Wünschlein”) und, natürlich, immer wieder zwischen Naturalismus (*Conrad der Leutnant*), Psychologismus (*Imago*, nach Hans Kuhn “ein echtes Seelendrama”) und “ästhetischem Idealismus” (Nicole Ahlers zum *Olympischen Frühling*). Das hat alles viel für sich. Als Hypothese sei immerhin der Gedanke in die Diskussion gebracht, dass Spitteler, vor allem derjenige des epischen Hauptwerks, vielleicht auch als Nachzügler jenes europäischen Symbolismus betrachtet werden könnte, der in den achtziger und neunziger Jahren des 19. Jahrhunderts im Zeichen der *poésie pure* eine Neuorientierung der Lyrik einleitete sowie Ansätze zu einem symbolistischen Drama und sogar Versuche symbolistischer Erzählprosa hervorbrachte. Von einer symbolistischen Epik im Sinn der klassischen Gattung war und ist dagegen meines Wissens nie die Rede. Aber sind nicht gerade bei Spitteler Symbolismus und Klassizismus (wie etwa in der Poesie Georges oder Rodenbachs) eine merkwürdige Symbiose eingegangen? Und geht nicht gerade bei ihm der grosse epische Entwurf mit der Subjektivität und Affektivität, aber auch der sprachlichen Kreativität und dem Perfektionismus des modernen Lyrikers zusammen? Kein Wunder, dass diese Mischung viele in der deutschen Bildungstradition stehende Leser schockierte. Aber zur “Betonung des Kunstcharakters dichterischer Produktion” (Stauffacher) braucht man nicht auf Brecht zu verweisen, den Spitteler vorweggenommen habe, so etwas konnte der Schweizer bei seinen symbolistischen Zeitgenossen lernen. Ich will nicht behaupten, Spitteler habe Mallarmé gekannt und erst noch geschätzt, und ich weiss, wie kritisch er sich zur “Nachahmung des französischen Esprits” einstellte. Aber dass er in den *Lachenden Wahrheiten* (G.W. VII, S. 192) erklärt: “Vor einer französisch sprechenden und in französischen Anschauungen erzogenen Versammlung habe ich nicht nötig, mein olympisches Menu zu rechtfertigen oder gar zu entschuldigen”, ist dennoch vielsagend. Jedenfalls kann in dieser Perspektive der *Olympische Frühling* als der vielleicht missratene und sicher paradoxale Versuch erscheinen, dem Symbolismus zu später Stunde die klassische Gattung des hohen Epos zu gewinnen. Dass der vergleichenden Literaturgeschichte in dieser Sache noch eine Aufgabe harrt, beweist unter anderem der von Anna Balakian im Rahmen der *Comparative History of Literatures in European Languages* der “Association Internationale de Littérature Comparée” herausgegebene Band *The Symbolist Movement in the Literature of European Languages* (Budapest, 1982), wo auf über 700 Seiten der Name Spittelers kein einziges Mal erscheint.

In komparatistischer Hinsicht besonders interessant sind die beiden Beiträge von Irene Weber und Alena Vacek, der letztere über die Rezeption von Spittelers Prosawerk im französischen Sprachgebiet, der erstere unter dem Titel

“*Imago-Images*” über “Bilder der Heimat im französischen Fremdblick”, ein origineller Vergleich des deutschen Heimat-Begriffs mit den französischen Übersetzungen und Umsetzungen. Auch der Aufsatz von Gérard Krebs über Spitteler und Finnland und die Kommentare von François Vallotton und Giaco Schiesser zur Aufnahme und ideologischen Verwertung der “Standpunkt”-Rede in der Schweiz sowie die kurze Äusserung Giovanni Orellis gehören mindestens zum Teil hierhin, während Rudolf Käser die Darstellung des Juden bei Spitteler und Jung als vergleichbare “Aspekte der Fremdheit” interpretiert und Anton Krättli Spittelers journalistische Tätigkeit einer kritischen Durchsicht unterzieht. Dem vielberedeten und noch öfter ‘beschwiegenen’ “Fall Jonas Fränkel” ist das letzte Kapitel mit einem huldigenden Text des von der staatsoffiziellen Germanistik ausmanövrierten Spitteler-Herausgebers, einer dokumentarisch-abwägenden Darstellung von Rätsu Luck und einer polemischen Stellungnahme Charles Linsmayers gewidmet, der das Schicksal des Berner Extraordinarius als Ausdruck latenter Judenfeindlichkeit und professoralen Intrigenwesens versteht.

Manfred Gsteiger

Els Andringa, *Wandel der Interpretation. Kafkas “Vor dem Gesetz” im Spiegel der Literaturwissenschaft*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1994, (Konzeption Empirische Literaturwissenschaft, Bd. 17).

Die vorliegende Studie setzt sich das schwierige Ziel, Rezeptionsvorgänge beim professionell interpretierenden Literaturwissenschaftler zu beschreiben und deren Abhängigkeit von sich wandelnden Literaturtheorien zu klären. Mit dieser Problemstellung liefert Andringa einen Beitrag zu der seit den siebziger Jahren weltweit virulenten (wissenschafts-)kritischen Debatte über die Grenzen der Interpretation, die – angeregt durch Susan Sontags Essay “Against Interpretation” (1964) – bis heute prominente Exponenten wie Stanley Fish und Umberto Eco fand¹. Die neue Dimension, die Andringas Studie der gewichtigen Frage nach dem Wesen und dem Wert der Interpretation abgewinnt, ist – im Unterschied zur bisherigen zum Teil polemisch geführten Auseinandersetzung – das deskriptive Vorgehen der empirischen Datensammlung. Andringa geht es darum, die Äusserungen realer Leser durch die Analyse eines möglichst breiten Spektrums von Interpretationen zu Kafkas Text “Vor dem Gesetz” zu beurteilen. Als übergeordneter Gesichtspunkt dient ihr dabei die Beschreibung des historischen Wandels der Interpretationen sowie der Nachweis eventueller Auswirkungen der theoretischen Debatte über die Grenzen der Interpretation. Die Praxis der Interpretation – dies ist zumindest der Ausgangspunkt der Überlegungen Andringas – befindet sich in stetem Wandel. Die Verfasserin sieht diesen Wandel im Anschluss an Thomas S. Kuhns Theorie des Paradigmenwechsels vorrangig im häufigen “Wechsel der Rahmentheorien in der modernen Literaturwissenschaft” (S. 39)

begründet. Angesichts dieser Voraussetzungen stellt sich für die Verfasserin auch die Frage nach dem Erkenntniszuwachs in den letzten Jahrzehnten interpretativer Bemühungen (Kap. 3.3.)².

Als Korpus liegt der empirischen Analyse eine repräsentative Sammlung von über 40 Interpretationen zu Kafkas “Vor dem Gesetz” aus den Jahren 1950 bis 1990 zugrunde. (Zu den Auswahlkriterien vgl. S. 11 und S. 20f.) Der empirische Teil der Studie ist in drei Abschnitte gegliedert: eine “quantitative” Erforschung der Art und Weise, wie die Interpretationen in Verweisungen und Zitaten vielschichtig aufeinander aufbauen (Kap. 4), eine “inhaltliche” Ausarbeitung der Verschiebungen in den Fragestellungen und Lösungen der Interpretationen (Kap. 5) sowie eine Untersuchung der Aspekte Sprache und Strukturierung in den Interpretationen (Kap. 6).

Im ersten Teil der empirischen Analyse, der dem Aufweis einer “Kontinuität im interpretativen Diskurs” (S. 70) dient, sammelt die Verfasserin Belege für die Rezeption früherer Interpretationen (Literaturhinweise und Zitate). Diese Belege können als Indiz für einen Fortschritt in der Interpretationsgeschichte dienen. Zu beobachten sind eine “Senkung der Anzahl der Referenzen bei einer Zunahme der Veröffentlichungen” (S. 73). Zwei Diagramme präsentieren die Bezugs texte und die Häufigkeit der Nennungen (S. 74f.). Beachtlich ist der Nachweis, dass in 38 % der Interpretationen überhaupt auf die Verarbeitung bestehender Literatur verzichtet wird (S. 76). Auch zeigt sich, dass das Zitieren von anerkannten ‘klassischen’ Interpretationen dem Zitieren der je aktuellsten Interpretationen vorgezogen wird (S. 79f.).

Der Kern der empirischen Analyse ist die im 5. Kapitel versuchte “Inhaltliche Analyse des Materials” (S. 81). Gemeint ist die chronologisch geordnete Rekonstruktion der für die einzelnen Interpretationen spezifischen Fragestellungen. Naheliegend ist die zunächst vorgenommene grobe Gliederung des Materials in zwei Perioden. In einer ersten Periode (1950-1967) überwiegen gemäss Andringa Fragestellungen, die sich zumindest programmatisch am New Criticism und am Ideal der textimmanenten Interpretation orientieren. Es überrascht nicht, dass *de facto* das Ideal der Textimmanenz in den seltensten Fällen erreicht wird und zugunsten religionsphilosophischer und existenzphilosophischer Fragestellungen aufgegeben wird.

In einer zweiten Periode (seit 1967) manifestieren sich Entwicklungen, die durch die neuen Rahmentheorien des Strukturalismus und der Psychoanalyse bestimmt sind. Ferner finde eine verstärkte Auseinandersetzung mit den Quellen des Kafka-Textes und mit der Gattungsfrage statt. Erkennbar sei sodann die “Problematisierung des Interpretationsvorganges” sowie die Rehabilitierung des Lesers durch die “Einflüsse der Rezeptionsästhetik” (S. 115). Der Einfluss der Tiefenpsychologie (Freud, Lacan) auf die Kafka-Interpretationen sei erst seit den siebziger Jahren zu beobachten (S. 123). Durch den Einbezug der tiefenpsychologischen ‘Rahmentheorien’ vollziehe sich erstmals ein einschneidender Wandel in der Interpretation des Kafka-Textes. Ein ausführliches Unterkapitel

(5.2.4) bringt schliesslich die poststrukturalistische Rahmentheorie in den Blick, und hier insbesondere Derridas Interpretation der Parabel aus dem Jahre 1985³.

Entsprechend ihren hauptsächlichen Fragestellungen (vgl. die „Übersicht über die Fragekategorien und Fragen“, S. 205) lassen sich gemäss Andringa alle im Korpus befindlichen Interpretationen einer bestimmten ‘Rahmentheorie’ mehr oder weniger eindeutig zuordnen. Die minuziöse Extraktion von Argumentationsschritten und Fragestellungen aus den Interpretationen fermentiert und begadigt jedoch m.E. gerade bei einem Autor wie Derrida bisweilen über Gebühr die tatsächlichen Verhältnisse. Bei der Beschränkung auf Interpretationen eines Einzeltextes von Kafka ist es ferner nicht ausgeschlossen, dass zentrale Rahmentheorien oder Bezugssysteme, die für die Interpretation gerade dieses Textes ungeeignet sind, keine Anwendung finden. So fehlen im untersuchten Korpus insbesondere Interpretationen von dezidiert strukturalistischer Ausrichtung, wie sie für andere Kafka-Texte vorliegen. Und letztlich macht sich bei der Auswahl von Interpretationen das Fehlen eines eindeutigen Interpretationsbegriffes bemerkbar. Präzisiert wird der zentrale Begriff der Interpretation allein durch die nach Auffassung der Verfasserin unauflösliche Dichotomie von Verstehen und Verstehbarmachen (vgl. Kap. 3).

Zur Erklärung des Interpretationen-Wandels führt Andringa zunächst in Übereinstimmung mit den Erkenntnissen der Rezeptionsästhetik den Begriff des „Auslösepotentials“ (S. 11) ein: die jedwedem literarischen Text wesentliche Disposition, unterschiedliche Interpretationen zu provozieren. Gleichwohl findet der genau in diese Richtung zielende textinhärente Befund, dass es sich bei Kafkas „Vor dem Gesetz“ um eine Parabel handelt, keine Berücksichtigung. Die eindeutige Zuordnung von Kafkas Text zur Gattung Parabel wird von der Verfasserin zurückgewiesen aufgrund allgemeiner Überlegungen zur Zirkularitäts-Problematik von Gattungszuschreibungen (S. 38)⁴. Der Parabelcharakter des Kafka-Textes könnte jedoch insofern für die Erklärung der divergierenden Interpretationen von Bedeutung sein, als es wohl zu den Hauptkennzeichen der Textsorte Parabel gehört, eine (über die allen episch-fiktionalen Texten eigene semantische Unbestimmtheit hinausgehende) „Appellstruktur der Uneigentlichkeit“⁵ aufzuweisen. Stattdessen basieren Andringas Überlegungen zur Interpretationsoffenheit literarischer Texte vorrangig auf literaturexternen Erkenntnissen der Textverarbeitungs-Psychologie und Psycholinguistik (im Anschluss vor allem an Bartlett und Hörmann). Auch wird die professionelle Interpretation als Teil eines ‘literarischen Systems’ (S. J. Schmidt) verstanden, das mit anderen ‘Subsystemen’ wie der Produktion oder der Vermittlung von Literatur verbunden und daher in Abhängigkeit zu diesen Subsystemen zu denken sei (S. 14).

Insgesamt auffallend an Andringas Vorgehen ist die streckenweise einseitige Konzentration auf inhaltliche Fragestellungen der Interpretationen. Zwar wird die starke Fokussierung der Untersuchung auf inhaltliche Veränderungen im 6. Kapitel ergänzt durch Beobachtungen zum formalen und sprachlichen Wandel, doch bleiben diese im Vergleich zu den Inhaltsanalysen partikular. Deutlich

zeichnet sich hier ab, dass auch weitere Ursachen für den Wandel der Interpretation in Betracht gezogen werden müssten als allein der Wechsel der Rahmentheorien. Beispielsweise als Ursache denkbar wäre der Erwartungsdruck der immer spektakuläreren interpretatorischen Innovation. Er zeichnet sich etwa deutlich in der Tendenz zur kühnen spekulativen Überbietung der aufeinander folgenden (und sich notabene immer weiter vom Text entfernenden) psychoanalytisch ausgerichteten Kafka-Interpretationen ab (vgl. S. 122-134). Hier hätten weitere historische Untersuchungen notwendige Ergänzungen zur vorliegenden Arbeit zu leisten. Neben den von den Interpreten verfolgten Fragestellungen liesse sich an einem ähnlichen Korpus auch der Wandel von Argumentationsweisen, Trennung von Objekt- und Metasprache, Schreibtechniken, Stilpräferenzen, Wortwahl, Jargon u.ä. nachweisen. Immerhin Ansätze hierzu bietet die Verfasserin im überzeugenden 6. Kapitel. Darin beschäftigt sie sich mit dem Wandel der formalen Merkmale 'Aussagemodalitäten' und 'erzählerische Elemente'. Besonders aufschlussreich sind die Überlegungen zum Vorkommen und zur Funktion narratologischer Strukturen bei der interpretatorischen Sinnkonstruktion (S. 164-175).

Zu den wichtigsten Ergebnissen der empirischen Analyse gehört die Einsicht, dass sowohl die Rede vom Fortschritt in der Interpretationspraxis als auch die Annahme einschneidender Paradigmenwechsel im Sinne Kuhns verfehlt ist. Das Resümee der Verfasserin im abschliessenden 7. Kapitel lautet entsprechend vorsichtig:

Trotz der zunehmenden Pluralität ruft das Material in seiner Totalität jedoch nicht den Eindruck einer extremen Diskontinuität hervor. Vielmehr entsteht das Bild eines Gewebes von Ansätzen und Einsichten, die in unterschiedlichen Farben gewisse Konfigurationen erkennen lassen. Diachron werden bestimmte Linien sichtbar; manche Deutungen scheinen einander zu ergänzen und zu variieren, auch wenn sie nicht auf andere ausdrücklich Rücksicht nehmen. Die Entwicklungen, die sich abzeichnen, finden schrittweise statt; es finden sich kaum abrupte Sprünge. (S. 176)

In Andringas Studie geht die wohltuende Wertfreiheit bei der Präsentation der gewonnenen Daten einher mit einer bisweilen bedauernswerten Enthaltsamkeit auch beim Formulieren von Erklärungen, Thesen und Desideraten⁶. So drängt sich die Frage auf, ob sich Andringas insgesamt sehr wertvolle Studie nicht doch in erster Linie als deskriptive Rezeptionsgeschichte eines bestimmten Kafka-Textes lesen lässt und erst in zweiter Linie als theoretische Studie zum Wandel der Interpretation. Eine Deduktion allgemeiner Probleme aus den gewonnenen Daten oder eine Formulierung von Zielen und Aufgaben literaturwissenschaftlichen Interpretierens lässt die Verfasserin ebenso vermissen wie eine verallgemeinernde Kritik der aktuellen Situation der (interpretierenden) Literaturwissenschaft. Nichtsdestoweniger überzeugt Andringas Studie gerade durch die Aussagekraft der Resultate ihrer Erhebungen, die ein erheblich präzisiertes Bild der Interpretations-

geschichte zu Kafkas “Vor dem Gesetz” ergeben. Hinter den hier anhand einer Fallstudie erreichten Stand der empirischen Präzision wird auch die Theoriebildung zum Problem der Interpretation im Rahmen der allgemeinen Literaturwissenschaft nicht mehr zurücktreten können.

Urs Meyer

- 1 Vgl. z.B. Stanley Fish, *Is There a Text in This Class? The Authority of Interpretative Communities*, Cambridge Mass., London, Harvard Univ. Press, 1980; Umberto Eco, *I limiti dell'interpretazione*, Mailand, Gruppo Editoriale Fabbri, Bompiani, Sonzogno, 1990 (dt. *Die Grenzen der Interpretation*, München, Hanser, 1992). Die Verfasserin setzt sich u.a. eingehend mit den einschlägigen interpretationskritischen Arbeiten von Karl Eimermacher, “Zum Problem der literaturwissenschaftlichen Metasprache”, in: *Sprache im technischen Zeitalter*, 48, 1973, S. 255-277; Harald Fricke, *Die Sprache der Literaturwissenschaft*, München, Beck, 1977 und Günther Grewendorf, *Argumentation und Interpretation*, Kronberg i.T., Athenäum, 1975 (S. 51-63), auseinander.
- 2 Positiv beantwortet wird die Frage nach dem ‘hermeneutischen Fortschritt’ der Kafka-Interpretationen noch von Martin Beckmann, “Franz Kafkas Parabelstück ‘Vor dem Gesetz’. Weltverfallenheit und Selbstwiederholung”, in: *Colloquium Helveticum* 19, 1994, S. 19-44.
- 3 Jacques Derrida, *Préjugés devant la loi*, in: J. Derrida u.a., *La faculté de juger*, Paris, Les éditions de Minuit, 1985, S. 87-139.
- 4 Widersprüchlich dazu die Stellungnahme S. 113 sowie die durchgängige Verwendung des Gattungsnamens “Legende” für Kafkas “Vor dem Gesetz” durch die Verfasserin.
- 5 Vgl. hierzu Rüdiger Zymner, *Uneigentlichkeit. Studien zu Semantik und Geschichte der Parabel*, Paderborn u. a., Schöningh, 1991.
- 6 S. 22f. vermisste ich z. B. gänzlich den Versuch einer Erklärung für den Rückgang der “Vor dem Gesetz”-Interpretationen zwischen 1971 und 1975.

Margherita Heyer-Caput, *Per una letteratura della riflessione: elementi filosofico-scientifici nell'opera di Luigi Malerba*, Berna, Stoccarda, Vienna, Paul Haupt, 1995.

La produzione narrativa di Luigi Malerba comincia in periodo neoavanguardistico e si sviluppa negli anni seguenti entrando in diretto contatto con le tappe fondamentali dell’evoluzione del pensiero moderno. Oggi Malerba è uno degli scrittori più prolifici del panorama letterario italiano e la presente monografia intende analizzarne l’opera sia dal punto di vista delle caratteristiche formali che di quelle contenutistiche.

L’autrice del saggio si propone un compito non certo semplice e già il titolo, pur nella sua genericità, esplica l’ampiezza e l’interdisciplinarità della ricerca. Protagonista dello studio è la letteratura della riflessione definita come “letteratura nata all’interno della riflessione filosofica e scientifica contemporanea, dalla

quale trae strumenti ed immagini atti a provocare la riflessione nel testo e sul testo" (p. 19). Scopo principale dell'opera è quello di individuare ed isolare le influenze delle teorie filosofiche e scientifiche moderne nelle scelte narrative malerbiane. L'analisi si sviluppa in modo diacronico dividendo in tre momenti ben distinti, che corrispondono a differenti congiunture sociali, la narrativa malerbiana.

In una prima fase vengono definite le coordinate culturali nelle quali si sviluppa la narrativa del primo Malerba: l'attenzione è rivolta alle influenze della Neoavanguardia sulle scelte narrative dello scrittore emiliano e al ruolo determinante della rivista *Il Verri* nella sprovincializzazione della cultura italiana tramite l'introduzione nella penisola del pensiero fenomenologico e scientifico moderno.

Dopo questa prima parte manualistica si passa all'analisi vera e propria prendendo in esame gli esordi narrativi di Malerba. Con *La scoperta dell'alfabeto* (Milano, Bompiani, 1963), considerato il punto di avvio della letteratura della riflessione, si assiste all'adozione di "modelli di libertà" a scapito della poetica neorealista e quindi all'affermazione del distacco dall'uso convenzionale della lingua. Nello stesso tempo Margherita Heyer-Caput cerca di dimostrare l'influenza della fenomenologia trascendentale di Husserl sulla strutturazione del romanzo.

Nella seconda fase narrativa la relazione tra informazione scientifica e invenzione letteraria diventa più importante: filosofia della scienza e fisica contemporanea trovano posto nelle tre opere *Il Serpente* (Milano, Bompiani, 1966), *Salto mortale* (Milano, Bompiani, 1968) e *Il protagonista* (Milano, Bompiani, 1973). Lo sforzo della saggista è quello di verificare, tramite l'inserzione di diversi esempi, l'apertura della scrittura alle nuove teorie filosofico-scientifiche. L'attenzione si concentra in particolare sull'abbandono del concetto di causalità sostituito da quello di contiguità e sull'accettazione dell'idea di probabilità derivante dalla fisica quantistica. Malerba trasferisce dunque in letteratura quel principio di indeterminazione che Heisenberg aveva formulato negli anni trenta, escludendo la possibilità di descrivere un fenomeno in maniera completa e dando quindi un alone di indefinito alla realtà. Ne risultano una relativizzazione delle categorie spazio-temporali, un impiego massiccio dell'attività combinatoria nella strutturazione del racconto e un uso improprio delle categorie linguistiche tradizionali. Con l'ultimo romanzo della trilogia assistiamo inoltre alla progressiva preponderanza della metnarrazione sulla narrazione e all'introduzione esplicita di concetti filosofici che vengono discussi direttamente dai personaggi del racconto. A questo punto Margherita Heyer-Caput parla di "chiusura del cerchio neoavanguardistico" inserendo la produzione successiva in una terza fase.

Questa terza fase comprende altri tre romanzi: *Il pianeta azzurro* (Milano, Garzanti, 1986), *Il fuoco greco* (Milano, Mondadori, 1990) e *Le pietre volanti* (Milano, Rizzoli, 1992), che segnano una evoluzione nella messa in discussione del romanzo tradizionale. In effetti se nella prima trilogia la ricerca si concentrava soprattutto sul piano linguistico-lessicale, l'attenzione è ora rivolta in modo

particolare sulla struttura della narrazione e sul suo soggetto. Le innovazioni presenti a questo livello vanno ancora ricollegate, come per i romanzi precedenti, agli influssi della fisica moderna e alle riflessioni di tipo filosofico. Quest'ultimo fattore risulta molto presente in quanto le riprese da testi filosofici antichi e moderni abbondano. Altro elemento sul quale viene posta particolare attenzione è l'interazione tra autore e lettore in quello slancio verso l'"opera aperta" già presente nel periodo neoavanguardistico.

Possiamo dunque affermare che lo studio della Heyer-Caput sia attento e puntuale con un grande sforzo esemplificativo. A volte però appare un po' forzata la volontà di voler applicare taluni concetti che non ci sembrano in assoluta simbiosi con i testi: ciò non rende sempre facile la comprensione. Se aggiungiamo inoltre la marea di informazioni scientifiche e filosofiche che ci vengono proposte, non sempre con un linguaggio semplice e lineare, possiamo renderci conto dello sforzo al quale è chiamato il lettore.

Fabio Dal Busco